## Dillon Michael, *China's Muslim Hui Community. Migration, Settlement and Sects*

Curzon Press, Richmond (G.-B.), 1999, XXII + 208 p., caractères chinois dans le texte.

Que l'islam soit une religion solidement intégrée dans le milieu chinois, le manuel de Michael Dillon (University of Durham, Department of East Asian Studies) s'emploie à le démontrer. Et cela d'autant mieux qu'il est basé, annonce son auteur, sur ce que les musulmans chinois eux-mêmes disent de leur islam, dans leurs écrits et leurs déclarations orales (les interviews rapportées dans le cours du récit sont datées de la fin des années quatre-vingt et du début des années quatre-vingt-dix). La crainte de retrouver ici les vues les plus extrémistes des croyants chinois, qui cherchent à exagérer la profondeur historique et l'éclat passé de leurs communautés, est vite écartée par la sagesse avec laquelle l'auteur expose en quelques mots les théories en compétition avant de se rallier à la plus plausible. Ainsi en est-il particulièrement au premier chapitre sur l'ethnicité (p. 1-9) : les Hui, les musulmans de langue chinoise qui forment l'objet du présent travail, constituent-ils une « ethnie » au sens usuel de ce terme, ainsi que le prône une vue politiquement correcte, acceptée en RPC par tous de nos jours, y compris par lesdits Hui ? Sans se référer à la construction artificielle des *minzu* (1), « nationalités », du régime populaire, l'auteur identifie chez les Hui qu'il a étudiés un sentiment d'identité interne, qu'il qualifie d'ethnique ; tout en prenant bien garde de spécifier que ses observations directes ont porté sur les communautés denses du nord-ouest et de l'ouest – la région autonome Hui du Ningxia, qu'il voit, selon la formule ayant cours en Chine, comme la patrie nominale des Hui, le Gansu, le Qinghai, le sud-ouest du Yunnan (région jouissant d'un long passé musulman) – et quelques autres lieux à population Hui ramassée, tels que Beijing, Tianjin. Il refuse de faire remonter l'origine de l'islam chinois aux premiers comptoirs de marchands moyen-orientaux établis dans les ports du sud-est à l'époque Tang, et il se rallie à l'opinion, défendue depuis longtemps par D.D. Leslie, selon laquelle l'implantation des musulmans en Chine date de l'époque mongole, aux XIIIe-XIVe siècles (p. 11-26). Il insiste aussi, à juste titre, sur l'étendue de leur assimilation sociale et de leur sinisation intellectuelle durant l'époque suivante, celle des Ming, de la fin du XIVe siècle au milieu du XVIIe. Il pourra toutefois être reproché ici à son exposé factuel et à ses développements biographiques de faire trop grande confiance aux islamologues chinois contemporains, lesquels voudraient recentrer l'histoire de Chine sur celle de l'islamisation, sans vérifier ce que disent exactement les sources historiques citées par eux (p. 27-41).

En passant à la dynastie suivante, la dernière de l'empire, celle des Mandchous ou Qing (1644-1911), l'auteur fait une remarque essentielle (p. 43) : les rébellions (p. 58-72 – au Yunnan de 1856 à 1873, au Shaanxi, Gansu, Qinghai de 1862 à 1872, aux marges du Gansu et du Qinghai en 1894-95) sont loin d'être la caractéristique première des rapports que les communautés musulmanes ont entretenus avec les « Han », leurs voisins non croyants, comme trop d'auteurs occidentaux l'ont soutenu jadis (au premier rang desquels Raphael Israeli) ; elles résultent en fait plutôt de tensions internes et de rivalités entre factions. Il y a d'ailleurs, dans les années 1644-1649, lors de l'invasion du pays par les Mandchous, des preuves de loyalisme musulman en faveur des Ming vaincus (p. 44-45), et, par la suite, d'une bonne insertion dans la vie socio-économique locale (p. 46). L'enseignement de mosquée, tel qu'il a été inauguré au XVIe siècle, et la littérature pieuse, dont les débuts remontent au milieu du XVIIe (*cf.* p. 36-39), s'affirment dans les siècles suivants (p. 47-49) ; les pèlerinages *ḥağğ* deviennent réguliers (p. 51-53). Dans le même temps, pénètre dans l'ouest de la Chine le soufisme confrérique, qui adopte une forme spécifique dite des *menhuan* – des communautés de croyants dirigées par des cheikhs devenus grands propriétaires terriens (p. 49-51). La langue d'inter-communication orale est le chinois (p. 153-161).

La situation des communautés musulmanes dans le sud-ouest de la Chine à l'orée du XXe siècle est connue grâce aux observations de la mission d'Ollone (non pas D'Ollone, comme noté p. 75 *sq.*). Ainsi, l'on apprend qu'au Yunnan, de l'encens était brûlé dans les mosquées et devant les tablettes ancestrales (p. 77), qu'au Sichuan, où la pratique paraissait assez relâchée, les mosquées, à la différence de celles du Yunnan, disposaient de minarets, bien que ceux-ci ne soient pas utilisés pour l'appel à la prière en raison d'une interdiction gouvernementale (p. 80). Dans les premières décennies du XXe siècle, une véritable renaissance culturelle islamique tire profit de l'ambiance générale d'émancipation et s'exprime à coup d'associations, de périodiques, d'écoles, de sorte que le soutien des milieux musulmans est recherché, dans les années trente, autant par les occupants japonais que par la toute nouvelle Armée Rouge chinoise (p. 82-89).

Bien que l'auteur assure n'avoir eu l'intention d'étudier ni les croyances ni l'organisation religieuse des musulmans de Chine, un tiers de son texte (trois chapitres, p. 91-152) est en fait consacré à la complexité des appartenances personnelles et des systèmes organisationnels, étant entendu que schisme et sectarisme prévalent en islam chinois et affectent autant les réactions collectives que la vie quotidienne de l'individu (p. 91-92) – ajoutons qu'il en est ainsi certainement depuis le XVIIIe siècle, mais que l'on manque de preuves pour en parler à une époque plus haute. L'auteur se rallie ici à la vue ayant acquis force de loi en RPC, selon laquelle les options religieuses ouvertes aux musulmans se divisent en quatre « sectes », *jiaopai.*

(1) La transcription du chinois ici suivie est le moderne *pinyin*. Dans la transcription anglaise traditionnelle, on écrirait *min-tsu*.



BCAI 17 (2001) Dillon Michael : China's Muslim Hui Community. Migration, Settlement and Sects, recensé par Françoise Aubin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

La première, dénommée *gedimu* (lecture chinoise de l'arabe *qadīm*, « ancien »), désigne en fait la pratique traditionnelle enseignée dans les mosquées non affiliées à un adhésion soufie (p. 93-100). Puis viennent (p. 100-104), en suivant l'ordre de présentation commun à tous les islamologues chinois, les mouvements modernes Ikhwân (dit Yihewani en chinois) et Salafiyya (en chinois, Sailaifu), qu'en bonne logique l'on peut s'étonner de voir traiter avant les confréries soufies, dont l'hypothétique destruction a été leur raison d'être. Une troisième option est fournie par les réseaux soufis, issus de la Naqshbandiyya sous une forme double, Khufiyya et Jahriyya, de la Qadiriyya et de la Kubrawiyya (p. 104-129), qui ont commencé à se diffuser dans l'ouest de la Chine timidement à partir de la fin du XVIIe siècle et solidement un siècle plus tard, ont pris une forme spécifiquement chinoise, celle dite des *menhuan* (un terme dont le sens exact n'est pas encore éclairé), à direction héréditaire centrée sur une « Salle de la Voie » (*daotang*) et une ou plusieurs tombes sacrées (*gongbei*). L'auteur signale, à juste titre, que le soufisme a été probablement le ferment de survie de l'islam en Chine (à la différence de l'hébraïsme, dilué dans le milieu confucéen depuis le XVIIIe siècle au moins, p. 183-184). Mais sa vue unitaire du soufisme en Chine, selon laquelle les confréries auraient influencé l'islam littéraire et théologique, sera, n'en doutons pas, battue en brèche par un approfondissement des sources. Il aurait plutôt fallu signaler que l'islam littéraire s'est formé un siècle avant que la première confrérie ne fasse sont apparition dans l'ouest de la Chine, que le soufisme des grands auteurs musulmans chinois est théorique et non pas confrérique, qu'une ligne de partage à la fois géographique et sociale oppose l'islam littéraire (florissant sur la côte ouest et au Yunnan, et dans les milieux lettrés) et les confréries (populaires et implantées dans le nord-ouest). Enfin, une quatrième option est, selon le discours officiel en R.P.C., celle du *Xidaotang*, « le Hall de la Voie Occidentale », un mouvement limité dans le temps (des dernières années du XIXe siècle à 1946), dans l'espace (il est localisé dans une ville de l'Ouest chinois, l'actuel Lintan, anciennement Taozhou) et dans le recrutement (au mieux quelques milliers d'individus), mais important par le choix du chinois, plutôt que de l'arabe, comme langue d'enseignement théologique. Lui consacrer une vingtaine de pages (p. 131-152) dans un ouvrage aussi ramassé paraît cependant lui faire un honneur exagéré.

Parmi les répressions de l'époque communiste, la plus sérieuse a été dirigée contre une bourgade de l'extrême sud du Yunnan, presque à la frontière birmane, Shadian, détruite à l'arme lourde en 1975 (p. 165-166) : la réhabilitation de la ville martyre et de ses habitants a été, après la mort de Mao en 1976, emblématique du rétablissement des musulmans dans leur honneur et leurs droits. Le goût des Hui pour le commerce et les finances les a aidés à orienter les activités de leurs mosquées vers une économie de marché rentable, ainsi que le leur demandait le gouvernement (p. 176-177) ; mais l'enrichissement d'une nouvelle élite chez les Hui du Nord-Ouest va peut-être relancer les conflits entre *menhuan* confrériques et pour la direction interne de chacun d'entre eux (p. 182).

Dans un petit ouvrage précédent, l'auteur avait schématisé les principaux points à connaître sur l'islam de Chine en langue chinoise et sur celui du Xinjiang en langues turques, et il avait illustré son propos d'un riche choix de photos : *China's Muslims* (Oxford Univ. Press, 1996, in-12°, 72 p.). Pour qui souhaiterait élargir sa compréhension de l'islam chinois, d'excellentes lectures, plus spécialisées, se sont multipliées récemment. Outre l'ouvrage précurseur de Dru Gladney, *Muslim Chinese : Ethnic Nationalism in the People's Republic of China* (1991, rééd. 1996), qui insiste sur la variété des attitudes adoptées par les croyants dans la Chine post-maoïste et l'effet unificateur qu'a eu la constitution d'une ethnie officielle « Hui » (version abrégée : *Ethnic Identity in China. The Making of a Muslim Minority Nationality*, 1998), il faut recommander chaudement, de Jonathan Lipman, *Familiar Strangers. A History of Muslims in Northwest China* (1997), qui, sur la base d'une érudition impeccable, expose les processus d'acculturation, de résistance ou d'intégration, en les illustrant richement par des cas d'espèce ; de Sachiko Murata, une belle traduction de deux classiques de l'islam chinois, *Chinese Gleams of Sufi Light* (2000). Et aussi, par Maria Jaschok & Shui Jingjun, le côté féminin de l'islam chinois, dans *The History of Women's Mosques in Chinese Islam. A Mosque of their own* (2000), ou la même histoire vue dans une région centrale de la Chine par une ethnologue, Elisabeth Allès, dans *Musulmans de Chine. Une anthropologie des Hui du Henan* (2000) ; ou encore le quotidien à l'heure de la mondialisation et de la consommation, par Maris Boyd Gillette, *Between Mecca and Beijing. Modernization and Consumption among Urban Chinese Muslims* (2000) [(2)].

*Françoise Aubin*
*CNRS – CERI*

(2) On trouvera une recension de ces différents titres dans la *Revue bibliographique de Sinologie*, 2001.



BCAI 17 (2001) Dillon Michael : China's Muslim Hui Community. Migration, Settlement and Sects, recensé par Françoise Aubin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net